

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No III — Samedi, 19 juin 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



SAISON D'ÉTÉ

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 19 juin 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Le cri de l'âme, par Angéline.—Nos Illustrations.—Voyages et aventures chez les Patagons, par Jules Gros — Le club Le Canadien.—Poésie : Dans le grand lit, par Charles S.—Récréations scientifiques, par H. de Parville.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Rébus.—Feuilleton : Les deux Sœurs (suite.)

GRAVURES : Saison d'été.—Mariage de Grover Cleveland, président des Etats-Unis, avec Mlle Frank Folsom, à la maison Blanche.—La cérémonie dans la chambre Bleue.—Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	\$86

94 PRIMES . . . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, le gros lot de \$50.00 a été gagné par M. Léandre Beauvais, 187, rue Murray, Montréal; le \$25.00, par M. Alfred Lamontagne, 400, rue Saint-Valier, Québec; le \$15.00, par M. Escar Pageau, 168, rue Visitation, Montréal, et M. Henri Saint-Onge, 98, rue Saint-Félix, Montréal, a gagné la prime de \$4.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.



DÉCIDÉMENT nous vivons à une époque singulière.

Jusqu'à présent je m'étais toujours figuré que si nous avions à lutter, nous Canadiens-Français, contre des gens d'origine étrangère et qui se disent eux aussi Canadiens, cette lutte se faisait d'une manière sourde et pour ainsi dire souterraine, et que c'était là plutôt une question d'individus ou de race dans laquelle nos gouvernants se gardaient bien d'intervenir.

J'étais mal renseigné, et voici qu'une brochure traitant de l'immigration, imprimée sous les ordres du ministre de l'agriculture et révisée avec soin par les employés du gouvernement d'Ottawa est colportée en Angleterre, en Irlande, en Ecosse et dans d'autres pays de l'Europe, afin de détourner les colons de venir s'établir chez nous.

\*.\*.\* Voici un exemple de la prose des gens qui ont déjà déclaré la guerre à tous ceux qui ont du sang français dans les veines, et qui vivent dans le Nord-Ouest.

Voyez comment ils nous traitent :

"La population de Québec est estimée à 1,359,057, et sur ce nombre 1,073,820 sont d'origine française... Les cultivateurs de la Vallée du St-Laurent paraissent imbus de peu ou point de l'esprit progressif qui caractérise notre âge. J'ai vu des hommes à genoux coupant du blé d'Inde à la faucille. J'ai vu des chiens attelés à de petites charrettes dans lesquelles était le produit de la ferme ou du jardin. Ça et là, un petit morceau de bonne

terre à pâturage attire l'œil, et il est remarquable que sur la plupart des fermes il n'y a que peu de bétail... Ainsi, il n'est point surprenant que ceux qui quittent leur pays natal pour le sol du Canada ne séjournent guère dans la province de Québec. Il y a plus d'attrait pour eux dans la direction du *settling (sic) sun* et c'est là qu'ils dirigent leurs pas, etc., etc."

Si cet article a été écrit dans le but d'insulter les Canadiens-Français, il faut avouer que l'écrivain est bien maladroit, et que toute l'injure s'adresse aux lecteurs anglais, écossais, etc, qu'il suppose assez ignorants et assez sots pour croire de pareilles choses.

Si l'on avait dit franchement qu'on ne conseillait pas aux colons d'origine anglo-saxonne de s'établir dans la province de Québec, parce que l'élément français y domine et y règnera dans quelques années d'une manière absolue, si on avait ajouté même qu'il était peut-être peu prudent pour eux d'aller dans Ontario, où leurs fils seront à leur tour refoulés peu à peu, j'aurais compris cela. Mais chercher à les éloigner en employant des moyens aussi idiots, c'est tendre au contraire à arriver à un résultat diamétralement opposé.

Si, en effet, on va dire à un bon cultivateur qu'il existe un pays, la province de Québec, où les terres sont excellentes, mais où on n'a aucune idée de culture ni d'élevage, quoiqu'on ait à sa portée les chemins de fer, les cours d'eau et toutes les voies de communication, et où on se sert encore des chiens pour transporter les produits de la ferme, ce cultivateur, dis-je, ne manquera pas de reconnaître qu'il y a pour lui une fortune à faire dans ce pays arriéré, et il viendra tout droit chez nous.

Il sera peut-être très désillusionné. Mais avec du courage et de l'intelligence, il se tirera d'affaire, et, point important à noter, ses descendants deviendront Français, car c'est une loi fatale, prouvée par l'histoire, que tout homme vivant parmi nous, à quelque race qu'il appartienne, finit toujours par s'assimiler à nous et par devenir un des nôtres.

\*.\*.\* Je ne relève pas tout ce qu'il y a de faux dans les lignes que j'ai citées. Mais je ne puis m'empêcher de dire qu'il est profondément inconvenant de prendre notre argent pour imprimer de pareilles balivernes.

Un journal anglais, de Richmond, le *Times*, dit à ce propos :

"Les Canadiens-Français n'aiment pas à être caricaturés chez eux et à l'étranger comme étant si abjects dans l'échelle sociale, qu'ils moissonnent leurs grains en rampant à genoux, et qu'ils transportent le produit de leurs fermes et de leurs jardins au marché dans des charrettes traînées par des chiens. Tous ceux qui sont bien renseignés savent que les moissonneuses, les râtaux à cheval, les faucheuses, et autres machines aratoires modernes sont maintenant répandues partout parmi les Canadiens-Français de la province de Québec."

Le *Progrès de l'Est* dit en parlant du même sujet que l'on devrait publier le nom du bipède qui a écrit cette brochure afin de lui offrir la candidature du comté.

Le badinage est excellent, mais il serait temps d'en finir avec les plaisanteries et de demander que l'auteur, qui doit être un employé du gouvernement, soit immédiatement chassé des bureaux publics.

Nous verrons si quelqu'un de nos députés aura assez de nerf pour attaquer la bête en face.

Notez que ces absurdités nous viennent d'Ottawa, où les autres ont la majorité, c'est-à-dire où l'on mange du français et du catholique autant que faire se peut, sans en mourir d'indigestion.

\*.\*.\* Le même sentiment de haine qui existait il y a deux cents ans, en Irlande, contre les catholiques, est aussi prononcé de nos jours.

Pendant qu'on discutait, à Westminster, la seconde lecture du fameux bill du *home rule*, la plus basse classe de Belfast, les Orangistes, s'organisaient pour répandre le soir même la terreur dans la ville, quelque pût être le résultat du vote de la Chambre.

A neuf heures du soir, en effet, une bande de misérables, mâles et femelles, armés jusqu'aux

dents et portant des torches enflammées, une horde d'êtres qui semblent sortir d'entre les pavés et qu'on ne voit qu'aux jours de sang et de crimes, se ruèrent contre les habitations des catholiques.

On vit alors ces puritains insulter les femmes, frapper des hommes sans armes, se précipiter dans les caves et se vautrer dans une orgie qui n'a pas de nom.

Quand ces saints hommes et les mégères qui les accompagnaient furent ivres et repus, ils mirent le feu aux maisons et s'en allèrent en chantant des couplets contre les papistes.

L'orgie dura trois jours. On doubla la police, on fit venir des troupes, et l'on eût toutes les peines du monde à chasser ces bêtes féroces, ivres de sang et d'alcool.

Ces faits n'ont pas besoins de commentaires, mais il est survenu à ce propos un incident à la Chambre des Communes, qui prouve combien le fanatisme orangiste a peu de pudeur.

Il s'est trouvé un député qui a eu l'aplomb de demander de quel droit la police avait tiré sur les émeutiers. Inutile de dire qu'on ne lui a même pas répondu.

\*.\*.\* Mesdames et mesdemoiselles les Orangistes de Belfast se sont montrées les dignes émules des pétroleuses de 1871. Le télégraphe nous dit, en effet, que lors de l'attaque du poste de police, des femmes, armées de tisonniers, cassaient la pierre des trottoirs en morceaux pour l'usage des émeutiers, quand ces derniers manquaient de projectiles.

Quand les hommes fléchissaient, des femmes et des jeunes filles ivres, les cheveux en désordre et à peine vêtues, s'élançaient comme des furies, les engageaient à continuer la lutte en leur offrant des pierres, et ne cessaient de vomir les injures et les blasphèmes les plus révoltants.

Et voilà la minorité qui voudrait empêcher les Irlandais honnêtes de se gouverner eux-mêmes.

\*.\*.\* Comme je viens de le prouver, les femmes Orangistes ont joué un rôle important dans les émeutes de Belfast, mais leur champ d'action ne s'est pas limité là et s'est étendu dans tout le sud de l'Irlande.

A Lurgan, ville manufacturière importante, toutes les ouvrières orangistes se sont mises en grève en demandant le renvoi des femmes catholiques.

A Fintona, nombre de maisons ont été saccagées par la populace orangiste, et il est à remarquer que partout ces apôtres de la tempérance ont débuté par piller les auberges et se sont livrés à des bacchanales honteuses.

Il est bon que tous ces faits soient connus pour prouver une fois de plus l'esprit de haine, de fanatisme et d'intempérance qui anime ces ennemis jurés de tout ce qui est bien et bon, et ceci est tellement vrai, que des protestants honnêtes, et il y en a beaucoup, même en Irlande, ont offert leurs services pour châtier cette populace en délire, et c'est grâce à leur concours courageux et désintéressé que l'ordre a pu être rétabli.

La première attaque est donc venue de la part des orangistes, c'est-à-dire de ceux qui venaient de remporter une victoire au parlement pendant que les partisans du droit et de la justice voyaient leurs réclamations méconnues et se tenaient calmes et dignes, forts de la noblesse de leur cause.

Peut-être le mouvement insurrectionnel va-t-il continuer et ce sera alors le moment pour le général Boum-Boum Wolselez de mettre à exécution ses fanfaronnades. Mais nous lui conseillons avant de partir, de faire, comme dans la *grande-Duchesse*, transformer son épée inutile en tire-bouchon, puisque c'est l'arme qui a le plus servi aux orangistes de Belfast pendant l'émeute.

\*.\*.\* De Belfast à Saint-Vincent de Paul la transition ne me semble pas trop heurtée, c'est pourquoi je pense de suite à Viau. Ce célèbre bandit avait à répondre à plusieurs accusations, mais il n'a subi son procès que sur deux chefs : tentative d'assassinat d'un garde et évasion, il a été reconnu deux fois coupable.

Viau s'est défendu lui-même d'une façon très habile et très intelligente, mais les preuves étaient écrasantes.

J'ai surtout admiré son raisonnement à propos de son évasion.

"Je me suis sauvé, dit-il, parce que vous n'avez pas su me garder ; Votre devoir était de me tenir en cage, pendant qu'une force irrésistible me poussait à profiter de toutes les occasions pour reconquérir ma liberté."

Je l'ai déjà dit plusieurs fois ici même, rien ne m'a jamais paru plus ridicule, plus absurde et plus contraire aux règles de la raison que de punir un détenu dont le seul crime est de s'être évadé.

C'est exactement le contraire qui devrait être fait, c'est-à-dire, que c'est le garde chargé de la surveillance du prisonnier qui doit être puni en cas d'évasion de celui-ci.

Mais cela devient fatigant de prêcher dans le désert.

On a distribué une soixantaine d'années de pénitencier et tout le monde semble content, sauf les prisonniers.

Quand à l'administration intérieure de Saint-Vincent de Paul, nul ne songe à la réformer, et nous pouvons nous attendre au renouvellement des tristes scènes qui ont eu lieu il y a deux mois.

\*.\* Sa Majesté Louis II, roi de Bavière, dont je vous ai conté quelques-unes des excentricités, vient enfin d'être reconnu fou, ce que nous savions depuis plusieurs années.

Il a été déposé par ses propres sujets et s'est noyé le soir même.

Ce n'est pas une grande perte ni comme souverain ni comme homme, mais je vois dans ce terrible drame, la confirmation des lois de l'hérédité admise par un grand nombre de savants, hérédité malsaine qui saute souvent une génération.

Louis I, grand-père du jeune fou qui vient de se tuer, a mené l'existence la plus scandaleuse que l'imagination la plus dévergondée puisse rêver. Il est mort idiot et son petit fils vient de finir à peu près comme lui.

*Leon Sadou*

UN CRI DE L'ÂME

**V**ous vous le rappelez bien, amie. C'était un samedi, aux derniers beaux chemins d'hiver.

Emmitouffées dans notre légère cariole, traînées par le coursier favori, à la mine fière, au caractère paresseux et docile, nous partions pour une de ces promenades devenues si chères. Nous partions ; — et pourtant, vous étiez triste. Malgré vous, malgré vos efforts inouïs, votre cœur criait en cadence avec le patin du *sleigh*, gémissant sur les cailloux mis à découvert par l'ardent soleil printanier. Vous étiez triste—triste de cette tristesse qui nous fait se reporter vers le passé, retourner toujours sans s'en apercevoir à peine, s'y réfugier avec abandon, s'y blottir avec fièvre, y chercher tous les frissons, toutes les terreurs folles qui nous ont émues et effrayées à la fois, rendues tremblantes et heureuses.

Rue Notre-Dame, rue Saint-Jacques, le bureau de poste, aucun des endroits que nous affectionnions particulièrement n'attira ce jour-là votre attention.

—Sortons de la ville, me dites-vous.

Un coup de fouet, un coup de rennes, firent bien vite prendre à *Dexter* une direction opposée à celle suivie habituellement. La route où nous nous engageâmes nous était étrangère. Elle était charmante. Peu à peu les résidences de plus en plus coquettes se firent plus rares aussi. Nous nous trouvâmes en pleine campagne. Et vous aviez raison, l'air pur, meilleur et plus grand qu'à la ville sembla vous remettre un peu. La parole devint plus facile. C'est alors que, sans piétons pour nous distraire ou nous faire perdre le fil de la conversation, nous causâmes... comme on cause quand le cœur est trop lourd, trop plein, nous causâmes ; — et vous ne vous êtes même pas aperçu qu'un nom béni perdu dans un soupir est sorti cent fois de vos lèvres.

Ah ! pauvre passé ! Toute âme qui t'a connu au contact d'une autre âme peut-elle ne pas laisser échapper sans cesse la prière que te dit tout bas son cœur ?...

N'est-il pas vrai qu'il y a des traits, des noms, qui s'imprègnent, qui s'éternisent, qui restent dans la mémoire comme la plus douce personnification du véritable bonheur ? Tant il est vrai que nous avons été faits pour être heureux, et que ces parts de nous-mêmes que nous arrache le sentier battu, nous les croyons manquer toujours à une félicité sans nuage !

Votre état moral, amie, éveillait d'avantage chez moi cette sympathie délicate qui nous tient, et j'allais pleurer avec vous, j'allais, comme vous, donner à mon passé sa goutte d'amertume, j'allais secouer, remuer ce fouillis de mon cœur—comme de tout cœur qui a aimé—quand, avec un mouvement d'indifférence prononcée, vous me jetez ce cri intime de votre âme en deuil :

—*Je voudrais bien mourir, moi !*

Une révolution subite s'empara de mon esprit. Je descendis des hauteurs où l'imagination malade m'avait conduite. Et je vous aurais fait la meilleure des leçons, si je ne me fus rappelée à temps que vous n'aimiez pas à être sermonnée. Cependant, à mon retour, je jetai les quelques réflexions que vous m'aviez inspirées sur une page de mon journal, où je les retrouve ce soir toutes pleines encore d'actualité. Me permettez-vous de les offrir aux lectrices du MONDE ILLUSTRÉ ? Ne serait-ce que pour dire à la légère Ninette, qui nous a gratifiés l'autre jour d'une naïve confiance, qu'Angéline, la rêveuse, ne va pas si mal par la vie—la vie ! ce rêve à si longue haleine.

\*.\*

*Je voudrais mourir, moi !*

Avez-vous pensé, sondé jamais sérieusement tout l'éloquence de cet élan de vous-même ?...

A votre âge, avec tous les gracieux avantages que la nature vous a donnés, avec ce charme exquis que vous répandez sur tout ce qui vous approche.

Allons donc, amie !

J'ignore si je suis votre aîné, comme vous j'ai atteint la vingtaine, croiriez-vous facilement que je veuille mourir si tôt ?

Je vis dans un milieu difficile. Tous les jours je suis en butte à mille et une contrariétés, à l'humeur inégale, souvent acariâtre des personnes qui m'entourent, et que mon caractère peu pliable rend plus ennuyeuses encore ; ma sensibilité excessive est souvent piquée au vif ; je combats, je lutte, car je sens bien que je n'aurais pas le courage héroïque de mourir. Il en faut plus que l'on pense, croyez-moi

Un faible examen le démontre bien vite.

Souffrir, souffrir toujours ! Mais ce sont ces souffrances mêmes qui nous tiennent à la vie. C'est ce concert de pensées, de tristesses, de regrets, se confondant et dans notre âme et dans notre être qui nous rend l'existence doublement précieuse.

Oh ! je consentirais volontiers à disparaître dès maintenant si on me permettait d'enlacer dans une même étreinte tout ce que j'aime et de l'emporter avec moi. Autrement ! Autrement, qu'on sème mon chemin d'épines, d'écueils, de casse-cou ; que mes cheveux se blanchissent, que mon front se ride, que mes épaules se courbent sous les misères et le temps.

*Voilà quand je veux mourir, moi !*

Tenez, mon amie, Dieu n'a pas créé une seule âme à laquelle il permit de jeter un tel cri, de mourir en elle cet oubli volontaire et de sa bonté et de sa justice ; quand la faculté d'aimer reste au cœur, on ne peut être tout-à-fait malheureux.

Voyez-vous, le cœur, c'est une lyre qui a besoin de chanter toujours, de chanter même en pleurant ; il ne peut être condamné, un moment venu, à une ineptie complète. Il s'alimente, là, un courant auquel il faut nécessairement un cours doux ou furieux, déchaîné ou facile. Il foment, là, des caprices qui se heurtent et naissent les uns des autres, des trop-pleins qui débordent, des furies de tendresse qu'il faut répandre sur quelque atôme. C'est pourquoi des sentiments nouveaux, délicats, étranges, apparaissent chaque jour. Ne nous étonnons pas : des conséquences indéniables les enfantent.

Et de toutes parts on vous réclame, amie. Et de tous côtés on vous appelle. Quelque mal que vous souffrez, regardez autour de vous : pour tous maux il y a remède. Sondez bien la partie malade de vous-même, analysez et vite traitez — sévèrement, surtout.

Vous verrez que votre cœur, s'ouvrant plus librement à chacun des plaisirs qui passent, se dilatant sous l'atmosphère pure des joies qui restent encore sur la route à parcourir, trouvera la force, le calme, — l'oubli.

ANGÉLINE.



LE MARIAGE DU PRÉSIDENT CLEVELAND

**H**UIT mariages ont déjà été célébrés à la Maison Blanche, mais c'est le premier auquel ait présidé un ministre du culte.

Dès l'aurore, la ville était en mouvement.

Des groupes de curieux s'entretenaient en face des hôtels. Commères et jeunes filles babil-laient sur l'événement.

Il se fit un profond silence quand le Révd Sunderlan se dirigea vers les époux (accompagné du révérend William Cleveland, frère du président). C'est lui qui donna la bénédiction nuptiale.

Après la cérémonie, le révérend Cleveland prononça la bénédiction suivante : "Que Dieu Père, Fils et Saint-Esprit vous bénisse, vous conserve. Que dans sa miséricorde, il vous accorde avec les biens temporels, les grâces spirituelles ; qu'il vous accorde une longue vie en ce monde, et la vie éternelle dans l'autre."

A la fin de la prière, Mme Folsom, surmontant son émotion, adressa la première ses félicitations aux nouveaux mariés. Elle fut suivie par Mlle Cleveland, le Rév. M. Cleveland, et par d'autres parents et amis.

Aussitôt après la cérémonie les époux prirent le train à la gare de Baltimore et Ohio pour Deer Park.

Au nombre des félicitations qui lui sont arrivées de toute part, on remarque le télégramme suivant de la reine Victoria :

"Veuillez accepter mes sincères félicitations pour votre mariage et mes meilleurs souhaits pour votre bonheur."

VICTORIA.

LA MODE

**Mantelet (devant).**—Mantelet en soie de fantaisie en forme de petit carrick à deux collets, la première pèlerine, fermée par deux boutons, et coupée pour laisser passer le bras : toutes trois sont liserées de noir ; le petit col droit est à coins cassés.

**Dos.**—Le dos tombe à peine sur la taille et les trois pèlerines forment très légèrement la pointe au milieu. Ce joli modèle peut s'exécuter en quelle étoffe on veut.

**Capote.**—Capote en dentelle à la passe drapée de velours grenat, garnie de faille beige et d'un peigne jais grenat posé devant dans les coques.

—Le comte Charles Gozzoli, qui a été choisi pour porter la barrette cardinalice à Sa Grâce l'archevêque Taschereau, est attendu à Québec vers la fin de juin.

—A San Francisco on est à la veille d'admettre le serment chinois dans les cours de justice. Ce serment consiste à couper la tête d'un poulet au moment où le témoin prononce la formule sacramentelle en promettant de dire la vérité, etc.

—Les appointements des ministres en Angleterre sont les suivants : Le secrétaire des affaires étrangères et le lord du trésor, \$50,000 ; le chancelier de l'Échiquier, \$25,000 ; le lord grand Chancelier, \$50,000 ; le lord lieutenant d'Irlande, \$100,000 ; le président du Conseil Privé, \$20,000 ; le secrétaire de Colonies, \$25,000 ; le secrétaire de l'Intérieur, \$25,000 ; le secrétaire de la Guerre, \$25,000 ; le secrétaire de l'Inde, \$25,000 ; le premier lord de l'Amirauté, \$22,000 ; le lord Chancelier de l'Irlande, \$22,000 ; le président du bureau du commerce, \$10,000.





WASHINGTON. — MARIAGE DE GROVER CLEVELAND, PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS, AVEC M<sup>LE</sup> FRANK FOLSOM, A LA MAISON BLANCHE

VOYAGES ET AVENTURES

## CHEZ LES PATAGONS

I

U'ON se figure une plaine immense et se confondant avec le ciel dans tout le cercle de l'horizon, plaine aride, désolée, uniforme, ne possédant qu'une rare verdure, sorte de pelage presque roux, une poussière argileuse, du sable et, dans quelques plis de terrain, de maigres et chétifs arbustes ne dépassant pas 6 ou 8 pieds de hauteur : telle est la Pampa qui s'étend du 43° degré de latitude sud jusqu'au détroit de Magellan par 54 degrés et se trouve comprise, en longitude, entre le 66° et le 74° qui suit presque complètement la Cordillère des Andes.

L'année dernière, au commencement de 1885, une véritable caravane était campée au milieu de cette immensité, en face d'une chaumière semblable à toutes celles qui sont semées à d'énormes intervalles dans la Pampa argentine.

Mais avant de nous occuper de la maison, parlons des voyageurs qui avaient établi leur camp à ses côtés.

Ils étaient là quatre Européens et un chasseur, qui avait revêtu le costume complet et traditionnel de Bas-de-Cuir immortalisé par Fenimore Cooper.

Malgré la chaleur qui était intense, un feu flambait sur le sol, composé de cette herbe haute et dure appelée *paja brava* ou *pampa* qui a donné son nom à la région entière et qui constitue le plus terrible obstacle à l'industrie pastorale dans ces vastes déserts, parce que les animaux la foulent aux pieds avec colère, refusent de s'en nourrir et, faute d'autres pâturages, dépérissent et meurent le plus souvent.

Le plus âgé des Européens groupés autour du feu qu'un Indien venait d'allumer, était un homme de courte taille, outrageusement chauve, portant à la mode des officiers de marine la lèvre supérieure et le menton rasés, et n'ayant d'autre partie poilue que deux favoris taillés en pattes de lièvre. Cet homme, âgé d'environ soixante ans, n'était autre que le docteur Leroux qui s'est acquis une réputation sans pareille dans le monde des explorateurs et des savants.

Ses trois compagnons étaient plus jeune ; la bonne humeur et la santé resplendissaient sur leurs visages ; nous les aurons bien vite présentés à nos lecteurs.

Celui de droite, un grand et fier gars de vingt-cinq à vingt-huit ans, droit et élégant comme un bambou, portait une fine moustache qu'il dédaignait de tordre en crocs, bien qu'à son allure franche et martiale il fut facile de reconnaître en lui un officier de l'armée française.

C'était en effet le comte Camille de la Boyse, qui avait donné sa démission de capitaine des chasseurs à cheval, lorsque, l'année précédente, sa tante la chanoinesse était morte, le faisant son unique héritier de cinq cent mille francs de rente.

Près de lui se trouvait son ami le peintre Beaudoin, qui s'est fait depuis une dizaine d'années une réputation méritée au Salon où il a gagné des médailles, non seulement comme paysagiste, mais encore comme peintre de figure.

M. Beaudoin était un gros garçon court de taille, portant une abondante chevelure blonde et frisée et laissant pousser sa barbe entière qui lui couvrait toute la poitrine.

Le quatrième voyageur frisait la cinquantaine : c'était un homme correctement rasé, vêtu comme une gravure de mode, solennel et grave comme Joseph Prud'homme dont il semblait être la réincarnation.

M. Barbier, en effet, était un ancien fabricant de peignes et brosses qui avait fait dans cette intéressante industrie une belle fortune. Mais hélas ! les richesses n'avaient pu lui donner ce qui avait manqué à sa jeunesse, le fonds d'instruction qui assure à un homme une situation normale dans la société.

Le peintre Beaudoin, qui se souvenait de sa vie de rapin et de ces plaisanteries d'atelier qu'on désigne sous le nom générique de scies, avait pris pour but de ses plaisanteries le malheureux M. Barbier qui, du reste, endurait avec une candeur angélique les traits de son adversaire.

—Serez-vous, par hasard, demandait un jour le

M. le docteur Leroux, membre de la grande Société de géographie de France et de la Société de géographie commerciale de Paris, correspondant du Muséum d'histoire naturelle, reçut de monsieur le ministre de l'instruction publique une mission ayant pour but l'étude des races indigènes des deux Amériques, races connues sous le nom général, autant qu'impropre, d'Indiens et spécialement celle de ces tribus presque encore totalement inconnues qui composent la nation des Patagons.

Au moment où il faisait ses préparatifs de départ, le docteur fit la rencontre sur le boulevard Montmartre, du jeune comte Camille de la Boyse avec la famille duquel il s'était lié de longue date.

M. Camille, c'est ainsi que le docteur l'appelait, depuis qu'il avait aidé à le mettre au jour, lui fit part de la mort de sa tante et de la fortune inespérée qui lui tombait ainsi du ciel et quand il sut que le savant allait partir pour un long voyage :

—Cher docteur, dit-il, permettez-moi de vous accompagner. Contrairement à ce qui arrive généralement aux héritiers, Paris n'a plus pour moi d'attraits : j'ai soif de nouveautés et d'aventures.

—Donc c'est convenu, je pars avec vous et je vais prendre mes précautions pour ne pas vous gêner en route et pour vous défrayer des embarras dont je pourrais être la cause.

Devisant ainsi, les deux amis entrèrent au café de Madrid, où ils rencontrèrent attablés en face l'un de l'autre, le peintre Beaudoin et le solennel M. Barbier.

On se serra la main, car on était de vieux amis et quand le comte Camille eut fait connaître la résolution qu'il venait de prendre, le peintre poussa un grand soupir.

—Que vous êtes heureux d'être riche ! dit-il.

—Quoi, vraiment, vous désiriez venir avec moi.

—J'en meurs d'envie, mais hélas ! je ne vends pas encore mes tableaux comme Meissonnier.

—Hélas ! rien n'est plus simple ! venez avec moi, je vous offre le voyage.

Après quelques objections inspirées par la délicatesse de l'artiste, le marché fut conclu à la condition qu'il payerait en peinture et en croquis sa part de dépenses.

—Alors vous allez me laisser à Paris ? gémit M. Barbier. Moi qui m'ennuie déjà, je mourrai de chagrin quand je serai isolé.

—Voulez-vous m'emmener aussi ? Je suis assez riche pour me payer cette partie sans que cela me gêne.

Le docteur tenta vainement de démontrer à l'ancien indus-

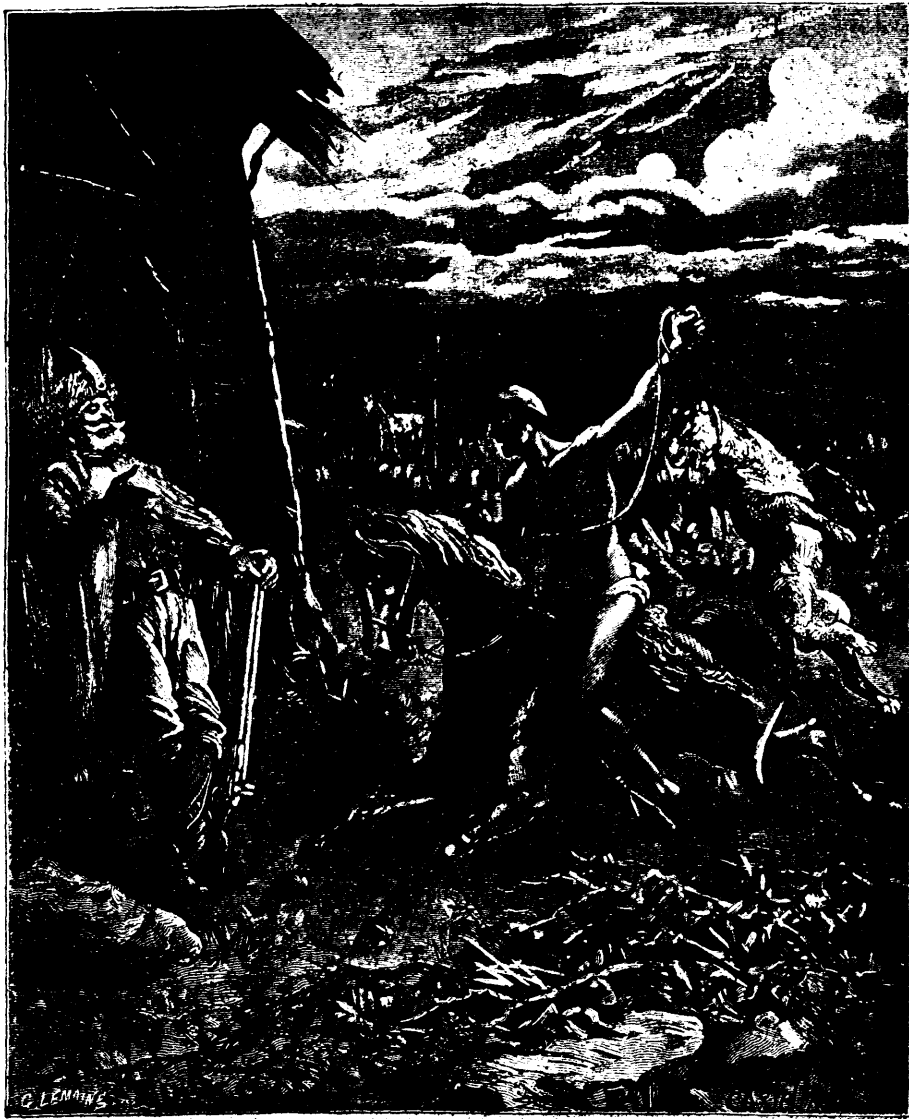
triel qu'un voyage de la nature de celui qu'il allait entreprendre n'était rien moins qu'une partie de plaisir, que cela constituait une entreprise fatigante pleine de dangers.

M. Barbier répondit par un sourire ironique :

—Il me semble, docteur, qu'à ce compte je ne suis pas votre aîné et que je me porte assez bien pour passer où vous passerez. Quant au courage, la famille des Barbier de Pontoise a depuis longtemps fait ses preuves et ne craint aucune concurrence.

Grâce à l'avis favorable donné par le peintre Beaudoin, et à la promesse faite par lui de tirer de ce nouveau compagnon de route un peu de gaieté dans les moments difficiles, on finit par accepter M. Barbier qui se hâta de se retirer pour faire ses préparatifs de départ et de voyage.

Maintenant que nos lecteurs connaissent les principaux personnages qui figureront dans notre



Le gaucho enleva la bête au lasso.—(Page 54, col. 2).

peintre Beaudoin à l'infortuné négociant, un parent du fameux Barbier de Séville ?

—Pas que je sache, répondit M. Barbier, car je suis de Pontoise et je ne connais nulle branche de ma famille qui ait émigré.

Nous aurons fini de présenter nos personnages à nos lecteurs quand nous leur aurons dit que notre chasseur se nomme Francisque, que c'est un coureur des bois que le docteur Leroux a emmené avec lui du Canada et qu'il a attaché à la mission dont il est le chef.

Enfin, pour ne pas abuser des préliminaires, nous dirons en quelques mots comment et pourquoi ces cinq personnages se trouvent au milieu de la plaine pampéenne, quelles circonstances les ont réunis et les ont amenés là, et enfin quel est le but qu'ils poursuivent.

En 1884, c'est-à-dire l'année qui précédait celle où se passèrent les faits que nous allons raconter,

récit, qu'ils consentent à écouter la conversation engagée entre les quatre Français et ils sauront tout ce qu'il est nécessaire qu'ils connaissent pour comprendre les événements qui vont suivre.

—Voilà déjà deux jours que nous campons là, dit le docteur et je commence à craindre qu'il ne soit survenu quelque accident à nos messagers.

A ce moment sortait du rancho ou de la chaumière couverte d'herbes sèches et construites en adobe (brique crue) un homme de taille élevée, au visage osseux et carré, bruni par l'air vif, les cheveux noirs et durs comme ceux des Indiens des deux Amériques.

—Qu'en pensez-vous, cher Fernando ? demanda en espagnol le docteur qui fit connaître au nouveau venu ses appréhensions.

—Je pense que vous avez tort de vous alarmer, répondit le gauchon ; mon ami Pouane, quoique simple Indien, est un homme prudent et habile. Il s'est engagé à se présenter chez Shay-Hueque, le grand cacique, fils du vieux Calfoucourah dont le souvenir vivra éternellement dans les nations patagones ; il fera ce qu'il a promis et gagnera la récompense que vous lui avez offerte.

—N'oubliez pas que la tribu des Mamouelches, chez laquelle se trouve le grand cacique, est bien loin d'ici et qu'il n'y a encore aucun temps de perdu.

Le gauchon ayant ainsi répondu au docteur, ne s'éloignait pas.

—Avez-vous donc encore quelque chose à me dire, Fernando ?

—Oui, señor caballero, j'ai moi aussi des appréhensions, mais elles sont d'une autre nature que les vôtres.

—Parlez, parlez sans crainte, mon ami, dit avec bonté le vieux docteur.

—Voilà ce que c'est : la nuit dernière pendant que vous dormiez paisiblement et en sûreté dans votre chariot bien clos, un puma est venu rôder autour de mon rancho et a étranglé un de mes chevaux qui paissait aux environs. Je crains que la vilaine bête, encouragée par l'impunité, ne revienne cette nuit et ne fasse à votre détriment ou à mon mien une nouvelle victime.

Le Canadien Francisque avait dressé l'oreille en entendant ces mots.

—Ah ! dit-il, en montrant ses trente-deux dents dans un large sourire, le nommé Puma se permet de venir chasser sur nos terres. Il a sans doute envie de faire connaissance avec François.

Le gauchon regarda le chasseur d'un air ahuri. Bien que Francisque se fût exprimé en pur castillan, il était visible que le métis espagnol ne l'avait pas compris.

—François, c'est ma carabine, dit le Canadien, et ceux qui la connaissent savent qu'elle laisse à ceux qu'elle attaque de cuisants souvenirs. Je me mettrai à l'affût ce soir et, si M. Puma nous fait l'honneur de paraître, il court grand risque de ne pas s'en retourner.

—Ma foi, répondit le gauchon Pedro, je n'ai pas donné de nom à ma boleadora, mais je vous tiendrai bien volontier compagnie et nous verrons qui sera le plus agile, d'elle et de votre François.

A ce moment se présenta un noir de belle taille et qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. C'était le nègre Apatou, le fidèle compagnon du regretté docteur Crevaux, que le comte de la Boyse avait pris à son service à son passage à Cayenne.

Apatou remplissait dans l'expédition les délicates fonctions de cuisinier.

—Ces messieurs sont servis dans le chariot, dit-il.

Les quatre voyageurs se dirigèrent sur les pas d'Apatou et ne tardèrent pas à se trouver en face d'une énorme caisse roulante, assise sur des roues de vingt-cinq centimètres d'épaisseur, véritable arche de Noé.

Pendant qu'ils y entraient et se mettaient à table, Francisque pénétra dans le rancho de Pedro et les deux nouveaux amis tinrent conseil en dévorant un morceau de viande séchée au soleil qu'ils arrosèrent d'un verre d'eau claire. Depuis longtemps le Canadien n'avait fait un aussi sobre repas.

Le gauchon exposa au chasseur le projet qu'il avait conçu afin d'assurer le retour de la bête fauve que les deux compagnons de chasse avaient résolu de tuer.

Dès qu'ils eurent avalé leur dernière bouchée, ils allèrent planter à environ trente mètres de la chaumière un pieu solidement enfoncé dans la terre et y attachèrent une jument accompagnée de son poulain, ne laissant à la pauvre malheureuse mère qu'assez de courroie pour lui permettre de faire le tour de son piquet.

La nuit tomba quand ses travaux préliminaires eurent été achevés, mais un clair de lune magnifique ne tarda pas à remplacer par sa lumière crépusculaire la clarté de l'astre du jour.

Le gauchon lassa un de ses chevaux qui paissait dans la pleine, le sella, le brida et sauta sur sa croupe. Il fit ranger l'animal docile dans le cône d'ombre projeté par le rancho, et resta immobile et muet tenant en main sa terrible boleadora. Quand au Canadien, il s'assit tranquillement sur le sol à côté du cheval de Pedro et attendit patiemment, sa carabine entre les jambes.

Deux heures se passèrent sans qu'on vit rien apparaître, puis tout à coup la jument attachée, commença à donner des signes visibles d'inquiétude. Elle plaça sa tête entre ses jambes de devant et se mit en devoir de repousser l'ennemi avec ses ruades de derrière. Le poulain, averti par son instinct, vint se réfugier sous le ventre de sa mère.

Le fauve ne tarda pas à apparaître, et déjà un combat terrible s'engageait entre lui et la vaillante mère, quand tout à coup une détonation et un sifflement se firent entendre simultanément.

Le gauchon enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui partit au galop, entraînant avec lui le corps du fauve enveloppé par les terribles bolas.

Le Canadien, lui, ne broncha pas et se contenta de rire silencieusement comme le héros de Cooper.

Après qu'il eut décrit un grand cercle avec son cheval toujours traînant sa proie, il revint auprès du chasseur et fit amener l'animal mort sous ses yeux.

—Que dites-vous de ma boleadora, monsieur Francisque ? demanda-t-il d'un ton goguenard.

—Et vous, que dites-vous de François ?

Le gauchon était descendu de cheval et regardait avec attention le cadavre du fauve.

—Je dis, fit-il enfin, que François a manqué son coup, car la peau de l'animal n'est pas trouée.

—Regardez donc entre les deux yeux, dit le Canadien sans changer de place.

Le gauchon après avoir vérifié qu'un petit trou rond existait au milieu du front s'avança gravement vers le chasseur et lui saisit la main.

—Vous êtes un crâne tireur, dit-il, et si les Argentins avaient des soldats comme vous, il y a beau temps que pas un Indien ne resterait dans la pampa depuis le rio Negro jusqu'au détroit de Magellan.

JULES GROS.

(La fin au prochain numéro)

### LE CLUB "LE CANADIEN"

Avec le retour de l'été et les belles nuits étoilées reviennent aussi les gaies excursions au clair de la lune, le passe temps favori des canadiens, et les canadiennes surtout.

C'est le club de raquettes "Le Canadien," qui va ouvrir la série cette année, et tous les amis de la franche gaîté du bon air et de la bonne humeur sont convoqués pour vendredi prochain, le 18 courant.

On partira à 8½ heures à bord, du vapeur "Canada," et il y aura à bord, musique, danses et chansons, etc., etc., en un mot tout ce qu'il faut pour l'amusement de tous, il y en aura pour tous les goûts.

L'excellente direction du club, le tact bien connu des organisateurs, nous permettent de prédire que cette fête sera non-seulement un succès, mais que comme ses devancières, elle laissera à tous ceux qui y prendront part le souvenir d'une bonne et agréable soirée, passée entre bons amis, et entre gais Canadiens qui savent s'amuser et amuser leurs invités.

Un examen.—Le professeur : Qu'est-ce que l'amour ?—L'élève : Je l'ai su, mais je l'ai oublié.—Le professeur : C'est triste !... le seul homme qui l'ait su, l'a oublié.



### DANS LE GRAND LIT

Il fait très noir, il est minuit ; et Bébé pleure  
Mais sa mère l'entend.—Les mères à toute heure,  
Qu'il soit nuit, qu'il soit jour, sont sans cesse en éveil !—  
"Qu'as-tu, chéri ?" Bébé dans un demi-sommeil,  
Bredouille qu'il a peur, qu'il voit la Grosse Bête !...  
La maman rassurée a sur la blonde tête  
Posé sa main : "Dormez... dormez vite... il est tard !  
Ce n'est rien !... je suis là... c'était un cauchemar !..."  
Mais Bébé, qui n'est pas, certes ! un foudre de guerre,  
Refuse de dormir et se plaint. Bref, sa mère,  
Lasse de sermonner sans résultat, lui dit :  
"Ne pleurez pas, vilain, et venez dans mon lit,"  
Puis, tout pelotonné, prend le jeune rebelle,  
L'emporte dans ses bras et le console auprès d'elle.

\* \* \*

Oh ! dans ce grand dodo Bébé ne craint plus rien !...  
D'un petit air fripon, il dit : "Comme on est bien !...  
Je suis brave, tu vois !... encore une caresse !..."  
Et s'endort au milieu d'un accès de tendresse.

\* \* \*

Le lendemain matin, notre joli sournois  
Rêve de désertir une seconde fois  
Son berceau Tout le jour, sur sa mine ingénue,  
On lit de grands projets. Enfin, la nuit venue,  
Bébé, qui du grand lit voudrait avoir sa part,  
Crie, à peine au dessert : "Moi, j'ai le cauchemar !..."  
CHARLES S.

### RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

Obliger un œuf à passer par le goulot d'une carafe.— Retourner un verre plein d'eau sans renverser de liquide.— Un verre d'eau qui ne déborde pas facilement.— Faire sortir une pièce d'argent de dessous un verre sans y toucher.— Un bourdon de cathédrale avec une cuiller.— Enlever un homme de terre avec sept doigts.

Faire passer un œuf à travers le goulot d'une carafe ! Impossible ! Pardon, très possible, en trichant un peu. Dépouillez l'œuf bien cuit de sa coque calcaire. Puis enflamez du papier et jetez-le en feu dans le fond de la carafe. Et vivement placez l'œuf sur le goulot. Puis regardez.

L'œuf s'étire, se moule sur le goulot, descend peu à peu. Pouf ! le voilà au fond de la carafe.

L'explication est simple. La combustion du papier a enlevé à l'air de la carafe une partie de son oxygène constitutif ; il s'est produit un vide et la pression atmosphérique a poussé l'œuf du dehors au dedans.

C'est encore la pression atmosphérique qui permet à un opérateur un peu exercé de renverser un verre plein d'eau, bouché seulement d'une feuille de papier. Le verre est plein jusqu'au bord ; on applique soigneusement le papier en s'assurant qu'il ne reste pas d'air entre le liquide et la feuille. On retourne, et toute la masse d'eau est soutenue par la pression atmosphérique,

Autre passe temps. Un verre à pied est posé sur deux pièces de 10 centimes déposées elles-mêmes sur une table garnie d'une nappe ou d'un tapis. On a glissé une pièce de 50 centimes au milieu du verre. Il s'agit de faire sortir la pièce de dessous le verre... sans y toucher, bien entendu.

Pariez que c'est impossible et vous perdrez ! Avec l'index gratter la nappe dans le voisinage du verre, et peu à peu vous verrez la pièce se déplacer et finalement se rapprocher de votre doigt. L'élasticité du tissu pousse insensiblement la pièce dehors. Chaque déplacement de l'ongle crée un mouvement correspondant dans le tissu, et il faut bien que la pièce de 50 centimes obéisse à cette série d'impulsions.

\* \* \*

Voilà un verre plein d'eau à deux ou trois millimètres près. Le liquide dessine à sa surface un ménisque concave. Voilà une pile de pièces de cinq francs ou de pièces de dix centimes. Combien pourriez-vous jeter de pièces dans le verre sans le faire déborder.

Une, deux, trois peut-être, répondent les assistants.

Eh bien ! on se trompe. Il est possible d'en

MODES NOUVELLES



MANTELET (DEVANT)



CAPOTE EN DENTELLE FICELLE



MANTELET (DOS)

faire entrer un nombre beaucoup plus considérable, jusqu'à dix ou douze. On ne le croirait jamais quand on n'a pas fait l'expérience. Il faut opérer avec une certaine délicatesse. On voit la surface du liquide se gonfler et la concavité se transformer en convexité. Le liquide se soulève assez haut, déborde presque, mais pas une goutte ne tombe.

Veut on entendre résonner chez soi un bourdon de cathédrale? Attachez une cuiller d'argent ou de roulez à un fil, prenez avec les mains chaque extrémité de ce fil et introduisez les deux bouts dans chaque oreille.

Enfin imprimez un mouvement de balancement à la cuiller, de façon à la faire heurter le bord d'une table, par exemple. Chaque choc donnera lieu à une transmission de son si intense, que l'on croira entendre une grosse cloche résonner dans le voisinage. L'effet est vraiment singulier et l'illusion complète.

Les corps solides transmettent en effet très bien les sons. C'est sur ce principe qu'est fondé le téléphone à ficelle. La cordelette qui réunit les deux cornets à membrane peut facilement, quand elle est tendue, porter la voix à 150 mètres. On fait aujourd'hui des téléphones à ficelle, dits téléphones mécaniques, qui transmettent à plusieurs kilomètres le son et la parole.

Les corps solides laissent le son se propager si bien, qu'il suffit de plonger un bâton dans le Rhône, de placer l'oreille à l'extrémité pour entendre le bruit des pierres qui roulent sur le fond, entraînées par le courant.

Enfin, dernière expérience pour aujourd'hui. Voilà un homme debout. Est-il possible à plusieurs personnes de le soulever avec leurs seuls index?

Absolument possible si leur effort respectif est bien concordant. Cinq personnes enlèveront facilement un homme avec leurs dix index, et même avec sept index si le sujet n'est pas trop pesant.

Deux personnes accroupies glisseront chacune leurs deux index sous les pieds. Deux autres avec un seul index soulèveront les coudes. Une cinquième soulèvera le menton avec un seul index. Total : sept index en action.

Gonflez fortement la poitrine par une inspiration énergique. Une, deux... Enlevez! Et l'homme quittera le sol.

Quand l'effort est de courte durée, le doigt possède une puissance musculaire considérable; il est donc tout simple que la force de sept doigts dépasse le poids d'un homme de 70 à 75 kilogrammes.

Au surplus, le contrôle est facile et à la portée de tout le monde. Une, deux! Enlevez!

HENRI DE PARVILLE.

CHOSSES ET AUTRES

—La première parole d'une jolie jeune fille, qui entra dans la cathédrale de Milan, a été celle-ci : " Oh ! quelle jolie église pour s'y marier."

—" Je ne puis le faire " n'a jamais rien fait de bon ; " Je vais essayer " a produit des choses étonnantes, et " Je veux le faire " a produit des miracles.

—Une des singularités qu'on remarque en Irlande, est que cette île ne produit ni ne nourrit aucune bête venimeuse, et que le bois qui y croît n'est point sujet à la vermoulure.

—Les négresses du Sénégal pressent les lèvres et écrasent le nez de leurs enfants dans le but de les rendre plus beaux. Ainsi, de grosses lèvres et un nez épaté, voilà la beauté de ce pays. Tout est relatif.

—Les Egyptiens condamnaient à vivre le père qui tue son enfant, et à le porter trois jours et trois nuits. Le remords, dans cette situation, devait être plus terrible que le dernier des supplices.

—On demandait au prince de G.... : " Quelles sont les grandes puissances de l'Europe ? " Il répondit couramment : " La France, l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche... et la femme."

—Le roi du Congo choisit quelquefois pour se promener un jour où il fait beaucoup de vent. Il ne met son bonnet que sur une oreille et, si le vent le fait tomber, il impose une taxe sur les habitants de la partie de son royaume d'où le vent a soufflé.

—Louis Weighan a parié, l'autre jour, qu'il pourrait manger 36 œufs crus, sans désespérer. Après en avoir absorbé 20, il commença à se sentir mal à l'aise, et au 32<sup>e</sup> il a été forcé d'abandonner la tâche. La maladie a empiré rapidement et l'a conduit à la mort.

—Aristote avait une telle ardeur pour l'étude, que lorsqu'il se mettait au lit pour se reposer, il tenait dans la main une boule d'airain, appuyée sur le bord d'un bassin aussi d'airain, afin que le bruit qu'elle ferait en tombant pût le réveiller.

—Le saut d'un sot n'est pas le saut d'un sœu. L'heure de leur leurre est passée. Le verre, plein je chante les vers de Victor Hugo et je me dirige vers le vert gazon où je trouve un ver à soie. Le mur murrant Paris rend Paris murmurant, et les mûres sont-elles mûres? La soie n'est pas à soi, et il faut qu'un souhait soit bon. Un chien court courre dans la cour sans être en Cour.

—Il y a une chose que l'on a point vue sous le ciel, et que, selon toutes les apparences, on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucun parti, où les familles sont unies et où les cousins se voient avec confiance, où un mariage n'engendre pas une guerre civile, où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous moments par l'offrande, l'encens et le pain bénit, par les processions et par les obsèques, d'où l'on a banni les caquets, le mensonge et la médisance.

—Un ministre protestant expliquait à des enfants l'histoire de l'âne de Balaam. L'un d'eux se mit à rire. Le ministre, indigné, gronde, menace et s'efforce de prouver qu'un âne pouvait parler, surtout quand il voyait devant lui un ange armé d'une épée. L'espiègle ne riait que plus fort. Le ministre s'emporta et donna un grand coup de pied à l'enfant, qui se mit à pleurer, en disant : " Je veux bien croire que l'âne de Balaam parlait, mais il ne ruait pas."



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 200.—ENIGME

Je suis vieille, et mon âme est très problématique ;  
Je suis le fondement d'une bonne maison,  
Comme je suis celui de la religion,  
Mon nom est vénéré par tout bon catholique.

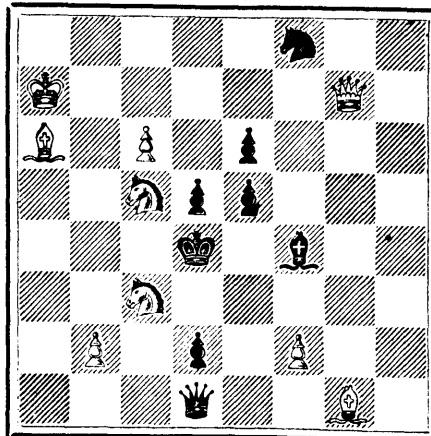
Je suis pour le savant un indice historique,  
Quelquefois dangereux en révolution,  
Dans Montréal, où je suis avec profusion,  
Je deviens menaçant pour la chose publique.

Je suis un vieux tombeau romain, grec ou gaulois,  
Et, cependant, lecteur, sous tes pas tu me vois ;  
Tu me foules aux pieds et j'use ta chaussure.

Trop souvent je deviens un dangereux tourment,  
Pour quelques-uns, je suis un objet d'achoppement,  
Et pour d'autres, je suis un objet de parure.

No 221.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—8 pièces



Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

SOLUTIONS :

No 197.—Le mot est : Cou-vent.  
No 198.—Les mots sont : Oh ! Si et Aussi.  
No 199.—Les mots sont : Les Feuilles d'Automne.

ONT DEVINE :

Elmina H. Nadeau, Québec ; L. E. Dastons, Sherbrooke ;  
Mlle Eugénie Cinq-Mars, Arthur Lamalice, Montréal.



## GRAVURE-DEVINETTE

Le chasseur n'a rien attrappé ?



Non, c'est le chat !

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'innocence est sans cesse entourée de toutes sortes de dangers

## LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A QUEBEC

Comme nos lecteurs savent que notre fête nationale ne sera pas chômée à Montréal cette année, mais qu'elle va être célébrée avec pompe à Québec, une grande excursion à cette ville est annoncée pour le 24 juin au matin par le vapeur *Canada*.

Tous ceux qui désirent prendre part à cette belle fête pourront profiter de ce beau voyage de plaisir pour descendre à Québec en plein jour—chose qui n'arrive pas très souvent. Afin de permettre aux personnes de Sorel et Trois-Rivières d'assister à cette célébration, le *Canada* arrêtera à ces endroits en allant et revenant.

Une autre attraction est offerte pour ce voyage : c'est la grande course en chaloupes entre Hanlan, l'ex-champion du monde, et Hosmer, qui aura lieu sur le lac Saint-Joseph, huit milles en arrière de Québec, vendredi, le 25 courant.

Le comité d'organisation a fait tout en son pouvoir pour assurer tout le confort possible aux excursionnistes, et nous ne pouvons que prédire que cette excursion sera un grand succès.

La bande de la cité a été retenue pour cette occasion, ainsi que plusieurs amateurs bien connus.

Le *Canada* partira du quai Richelieu à 8 heures, jeudi matin, le 24 juin.

Le plan des cabines est déposé au bureau de *La Presse* et chez M. J.-B. Bureau, 920, rue Ste-Catherine, où l'on peut se procurer des billets. Prix du passage (aller et retour) \$2.00.

**Progrès.**—La "Teinture Progrès," porte bien son nom, et les femmes économes s'en aperçoivent en transformant leurs vieilles robes en costumes frais aux délicieuses couleurs. Cette teinture, fabriquée en France, n'a jamais pu être égalée. En vente chez tous les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrançois, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Pour détacher vos vêtements n'employez que l'Eau Chartraine qui ne laisse aucune odeur. Elle est préparée en France où elle a obtenue 16 médailles d'or et 18 diplômes. 40 cents la grande bouteille chez les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrançois, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-Gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine; Cartes de Visites : 75 centimes la douzaine. Une visite est sollicitée.

## DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER,  
1489, Rue Notre-Dame,  
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉS DE  
TWEEDS, DRAPS, SERGES ET TRICOTS,

Dans les tissus les plus fins et les patrons les plus chic

— SONT AU —

## SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS &amp; CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

A LA BOULE D'OR

## "JOHNSTON'S FLUID BEEF."

## SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire de l'oeil que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

## MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

## LESAGE &amp; AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,  
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

## RIVET &amp; PICOTTE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88

MONTREAL

CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

## MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.  
PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT,  
Gérant.

## GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISELLE &amp; CIE.,

ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André  
Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

DR JOS. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

## FRANCOUR &amp; STE-MARIE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE STE-CATHERINE,

2e porte Est de la rue Amherst, Montréal

J. B. D. FRANCOUR E. A. STE-MARIE

DR F. X. SEERS, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.



## TAPISSERIE

UNE SPÉCIALITÉ

Votre choix dans plus de

1500

PATRONS NOUVEAUX

AUSSI

BORDURES ET DADOS ASSORTIS

TOUJOURS CHEZ

J. G. GRATTON

Coins des rues Wolfe et  
Ste-Catherine

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

## J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

## "CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

## CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

## NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

Nouvel établissement Canadien-Français

## DUPUY &amp; CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Fruitiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acclimatés, engrais, etc, etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci.

—Moyen efficace de faire fortune.—  
La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

**Certificat au public.**—D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralyse, maladie du Foie et des Reins, etc. Elles sont aussi un remède infailible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPELLE, M. D.  
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène  
Et membre du bureau santé de la Province.

E. MASSICOTTE & FRERE,  
Seuls agents pour Montréal.  
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

**LE VOLEUR**, journal artistique, littéraire d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualité sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

## AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 19 juin 1886

LES  
DEUX SŒURS

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

V

**V**oyant que son ami se disposait à prêter une oreille attentive, Jacques Sarrue reprit la parole.

— L'aventure remonte à deux mois environ. C'était un soir, à la tombée de la nuit ; par toute la ville, les manœuvres de la compagnie du Gaz, armés de leur allumoir, éclairaient Paris, comme ils le font en ce moment. Je revenais de donner rue de Tourron une leçon de grec à un aspirant au baccalauréat ès lettres. Cessant pour quelques heures d'être pédagogue, j'étais redevenu poète en descendant la rue Bonaparte. La tête baissée, les yeux à mes pieds, la pensée dans les nuages, je faisais des vers, des vers légers ; je venais de recevoir deux louis, j'étais gai... La pièce est inachevée, je ne la finirai probablement jamais !...

— Arrivé sur le quai, au moment où j'allais monter sur le pont des Beaux-Arts, je remarquai une jeune fille, ayant les bras accoudés sur le parapet du quai et tenant sa tête dans ses mains. Je m'aperçus en même temps qu'elle pleurait, et, m'étant subitement arrêté, j'entendis le bruit de sanglots étouffés.

— J'étais en train de chercher une rime à "meilleurs" ; j'avais sous les yeux "pleurs" ou "douleurs" ; mais, ne voulant pas me servir de l'une ou de l'autre de ces rimes, je ne cherchai plus, et voilà pourquoi la pièce de vers n'est pas terminée.

— La jeune fille, dont je ne pouvais voir la figure, portait un costume de paysanne très coquet, et je puis ajouter, presque riche. Près d'elle, sur le parapet, il y avait un petit ballot ; je jugeai qu'il devait contenir du linge et autres effets d'habillement.

— Je ne me rendis point compte de mes impressions, je me laissai aller à l'inspiration de mon cœur. Revenant sur mes pas, je m'approchai de la jeune fille. Je me penchai vers elle, et, tout bas, d'une voix émue :

— Pourquoi pleurez-vous ? lui demandai-je.

— Elle leva la tête, et le regard de ses grands yeux bleus, dont rien ne saurait rendre la douceur et la désolation, se fixa sur moi avec une anxiété profonde.

— Moi, à la lumière du gaz qui l'éclairait, j'admirai sa bouche fraîche et jolie comme un bouton de rose, ses magnifiques cheveux blonds et son visage charmant, inondé de pleurs, que je voyais radieux et resplendissant comme l'idéal.

— Cependant, m'ayant regardé, il y eut dans ses yeux un éclair de joie ou de reconnaissance.

— Mademoiselle, lui dis-je avec intérêt, si je puis vous être utile, je me mets à votre service. Vous

avez un violent chagrin, si je puis vous aider, vous consoler, je le ferai.

— Je vous remercie, monsieur, me répondit-elle, je ne puis être consolée et vous ne pouvez rien faire pour moi.

— Je venais d'entendre sa voix et je crus avoir perçu les sons d'une lyre éolienne.

— A en juger par votre vêtement, mademoiselle, repris-je, vous n'êtes pas de Paris, vous arrivez de la province ; si vous aviez besoin d'un guide dans cette ville déserte pour ceux qui n'y connaissent personne, je serais heureux de vous en servir.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, je suis de la province, en effet, et je suis arrivée ce matin à Paris venant de loin, de bien loin. J'espérais voir quelqu'un, je ne l'ai pas trouvé, je n'ai plus nulle part à aller.

— Est-ce une mère, une sœur, un frère, un parent, un ami, que vous veniez trouver à Paris ?

— Ne m'interrogez pas, dit-elle, en secouant la tête, je ne peux pas vous répondre.

— Je comprends, vous avez un secret doulou-

pides et étonnés la beauté de son âme, l'innocence de son cœur !

— Monsieur, me répondit-elle simplement, je n'ai rien fait ; je suis malheureuse ! voilà tout.

— Non ; vous apprendre cela serait vous révéler le secret que je veux cacher et qui mourra avec moi.

— Dans tous les cas, lui dis-je avec un ton d'autorité, vous ne mourrez pas comme vous en avez eu la pensée tout à l'heure ; je suis ici pour vous en empêcher !

— Si vous connaissiez ma peine, répliqua-t-elle, vous ne me parleriez pas ainsi ; je n'ai plus aucun espoir ; mourir tout de suite est ce que j'ai de mieux à faire. Je lui pris la main, qu'elle laissa dans la mienne, et je lui dis :

— Vous avez un secret terrible sans doute, gardez-le, je ne veux pas le connaître ; mais dites-vous bien que manquer de résignation est se révolter contre la volonté de Dieu. C'est presque toujours ses créatures préférées qu'il fait souffrir le plus afin de leur accorder plus tard ses meilleures récompenses.

— Il me sembla que ces paroles venaient de produire sur elle une vive impression.

— Ma chère enfant, repris-je, il faut retourner au pays d'où vous venez.

— Je vous ai déjà dit jamais !

— Est-ce qu'on vous a chassée ?

— Non, je suis partie volontairement, sans rien dire.

— Quoi ! vous avez abandonné vos parents ?

— Je n'ai plus ni mère, ni père.

— Chez qui étiez-vous donc ?

— Chez un homme généreux et bon, qui m'a recueillie, il y a six ans.

— S'il était bon pour vous, pourquoi ne voulez-vous pas retourner vers lui ?

— Parce que maintenant, j'y serais malheureuse.

— Comment se nomme le pays où vous demeuriez ?

— Je ne vous le dirai pas, car je voudrais moi-même l'oublier.

— Voyons, repris-je, ne sachant quoi supposer, vous n'avez peut-être pas d'argent pour faire le voyage ?

— J'ai encore près de trois cents francs dans ma poche, répondit-elle, en abaissant ses paupières sur ses yeux.

— Je vous avouerai, mon cher Maurice, que je me trouvais subitement très embarrassé. Je laissai retomber dans ma poche les deux pièces de vingt francs que je venais de toucher, et que j'étais prêt à lui donner. Pourtant, mon intérêt pour cette belle enfant ne faisait que s'accroître, et

pour rien au monde je n'aurais voulu la laisser seule, à ce moment de défaillance et de désespoir qui pouvait la conduire à quelque résolution terrible.

— Cependant, mademoiselle, repris-je après un court silence, vous ne pouvez pas rester ici toute la nuit.

— C'est vrai, mais je ne sais où aller.

— Voulez-vous venir avec moi ?

— Alors, elle releva ses grands yeux sur moi et me regarda fixement.

— Où voulez-vous me conduire ? me demanda-t-elle.

— Dans la maison où je demeure.

— Vous avez une femme, des enfants ?

— Non, je suis un vieux garçon et, comme vous, je n'ai plus de parents.

— Elle fit un brusque mouvement en arrière. Je



Elle fit un mouvement de tête, sourit et lui tendit la main. (Page 36, col. 3.)

reux à cacher.

— Oui.

— Vous allez retourner dans votre village ?

— Non, jamais ! prononça-t-elle avec un accent singulier.

— Alors, que comptez-vous faire ?

— D'une voix lente et triste, elle me répondit :

— Tout à l'heure, je regardais la Seine, et je me disais, en voyant passer les bateaux : cette eau là doit être bien profonde ; pour moi, il y aurait là, cette nuit, un grand lit pour dormir.

— Je sentis un frisson de terreur courir dans tous mes membres.

— Malheureuse enfant ! m'écriai-je, mais qu'avez-vous donc fait pour vouloir mourir ?

— Je n'eus pas plus tôt prononcé ces paroles que je m'en repentis, quand je lus dans ses yeux lim-

vis qu'elle rougissait et je compris qu'une défiance instinctive s'emparait d'elle."

—Oh ! rassurez-vous, repris-je vivement, dans cette maison, dont je vous parle, il y a une honnête famille d'ouvriers, je suis un de leurs amis. C'est par ces braves gens que vous serez reçue, et vous resterez chez eux jusqu'à ce que vous ayez pris une décision définitive touchant l'arrangement de votre vie. Quant à moi, mademoiselle, je serai ce que vous voudrez : votre ami, votre frère ou votre père !

"Son regard alla errer sur le fleuve, puis revenant à moi :

—Oui, dit-elle, ce que vous m'offrez vaud mieux que ce que je cherchais. Vous avez raison, monsieur, je dois être résignée.

"Elle essuya ses yeux et sa figure avec son mouchoir, puis elle me dit :

—Je consens à vous suivre.

"Elle prit son paquet ; je le lui enlevai des mains et l'ayant placé sous un de mes bras, je lui offris l'autre, qu'elle accepta.

"Voilà, mon cher Maurice, continua Jacques Sarrue, dans quelle circonstance j'ai rencontré Georgette et comment elle est devenue ma sœur ou ma fille.

"Elle resta huit jours chez mes amis, les ouvriers. La femme la prit immédiatement en grande amitié. Elle est passémentière. Pour ne pas être à charge et aussi pour s'occuper, Georgette travailla avec l'ouvrière dès le premier jour. Elle est très intelligente et merveilleusement adroite de ses doigts ; elle apprit rapidement le métier et est devenue très habile à fabriquer divers genres de passementerie.

"Entre ma chambre et le logement des ouvriers, une petite chambre se trouvait libre. Georgette, consultée, déclara qu'elle consentait que la chambre fût louée pour elle et elle mit dans ma main sa petite fortune pour acheter les meubles indispensables. Elle est donc chez elle tout prêt de moi. Avec presque rien elle a trouvé le moyen de faire beaucoup ; elle a un goût exquis, et sa chambre, gentille et arrangée, est un petit nid de jeune fille simple, mais délicieux et coquet, où l'on respire avec délice et où je n'entre jamais sans me sentir pénétré d'un profond respect.

"C'est là que Georgette a son métier de passementerie. Elle n'a pas à aller chercher et reporter son ouvrage ; c'est l'obligeante voisine qui se charge de ce soin. Maintenant, ma petite ouvrière arrive à gagner en moyenne un franc soixante-quinze centimes par jour.

"Elle a remarqué que je vivais fort mal, que quelquefois même je ne mangeais pas, et pour cause. Alors elle m'a proposé de faire la cuisine pour deux. J'acceptai avec enthousiasme. C'est elle qui a eu l'idée de notre communauté. Nous avons uni ainsi nos deux pauvretés. Je ne suis pas un gourmet, mais il me semble que Georgette a déjà un fort joli talent de cuisinière.

"C'est elle qui tient et garde nos deux bourses ; je lui remets religieusement tout ce que je gagne. C'est pour cela que, parfois, n'osant pas la déranger, je sors sans un sou dans ma poche, comme cela m'est arrivé aujourd'hui. C'est toujours elle qui voit ce qui me manque, alors elle me donne de l'argent pour l'acheter. Quand ma bourse est à sec, elle prend dans l'autre. En qualité de mathématicien, je ne sais pas du tout compter ; mais par un sentiment d'ordre et probablement aussi de délicatesse exquise, ma mignonne ménagère a deux petits livres, le sien et le mien, sur lesquels elle inscrit régulièrement toutes nos recettes et dépenses."

—Mais c'est un trésor que le hasard vous a donné, mon cher Jacques ! s'écria Maurice émerveillé.

—J'aime mieux dire la Providence. Oui, Maurice, Georgette est un vrai trésor.

—Et son secret, vous l'a-t-elle confié ?

—Non.

—Elle ne vous a pas dit de quel pays elle est ?

—Georgette ne m'a rien dit.

—Vous ne l'avez donc pas interrogée ?

—Je crois que la discrétion est une vertu, répondit Sarrue avec une grande gravité ; je me fais un devoir de respecter le silence que Georgette veut garder.

—Jacques, fit Maurice un peu confus, je prends note de cette nouvelle leçon que vous me donnez.

Le poète eut un sourire intraduisible.

—Mon cher Maurice, dit-il, prenez-moi tel que je suis, même avec l'exagération de certains sentiments. Je n'ai pas la sottise prétention de croire que je fais, pense et dis toujours bien. Je sais parfaitement que je suis souvent en dehors du courant des idées d'aujourd'hui ; mais, que voulez-vous, je suis de la race des vieux puritains, moi !

—Soit, répliqua Maurice, mais vous êtes du nombre des bons, des honnêtes, des sérieux.

—Merci, dit le poète.

—Ah ! fit Maurice, en s'arrêtant, voici notre affaire : un marchand de comestibles, et là, en face, un pâtissier d'assez bonne apparence.

Maurice Vorment acheta le supplément du dîner offert par Jacques Sarrue, et un quart d'heure après les deux nouveaux amis arrivaient rue Berthe.

## VI

—Ma chère Georgette, dit Jacques Sarrue en entrant dans la chambre de la jeune fille, je vous présente un de mes bons amis, M. Maurice Vermont, qui a bien voulu consentir à être ce soir un de vos convives.

—Vous êtes le bienvenu, monsieur, dit Georgette en faisant un pas en avant.

—Mademoiselle, répondit Maurice, c'est pour moi un bonheur inappréciable d'être admis ce soir dans votre intimité, avant d'avoir l'honneur d'être connu de vous.

Georgette eut un mouvement de tête gracieux, et, montrant Sarrue :

—Vous êtes son ami, dit-elle.

—Ce qui signifie ? interrogea le poète, provoquant affectueusement la jeune fille.

—... Que vous êtes aussi le mien, répondit-elle.

—A la bonne heure ! s'écria Sarrue gaiement.

Puis, se penchant vers Maurice, il lui dit tout bas :

—Hein, n'est-elle pas charmante ?

—Oui, charmante ! répéta le jeune homme.

—Maintenant, reprit Sarrue, pensons au sérieux ; j'ai grand-faim, et vous Maurice ?

—J'espère manger de bon appétit.

—Malheureusement, dit Georgette, j'ai peu de chose à vous offrir ; une soupe, un morceau de bœuf avec des carottes, une salade, du fromage, des cerises et... c'est tout.

—Mais c'est déjà magnifique, s'écria Sarrue, des cerises !...

—Je sais que vous en êtes gourmand, fit Georgette.

—Une chatterie... Vous saurez, mon cher Maurice, que mademoiselle Georgette me gêne ni plus ni moins qu'un enfant !— Mademoiselle, continuait-il en se tournant vers la jeune fille, notre ami Maurice a eu l'idée d'ajouter quelque chose à la carte de notre festin. Vous verrez qu'on n'est pas ingrat et qu'on a songé aussi à vous être agréable...—Bon, et Maurice qui reste les bras chargés ; mais posez donc cela dans le buffet ; notre charmante hôtesse va développer le pâté, et, pour qu'elle ne soit point surprise, je lui dis tout de suite que vous avez acheté à son intention une tarte superbe à la crème et aux amandes.

Maurice se débarrassa des objets nommés, et la jeune fille s'empressa d'enlever le papier qui les enveloppait pour les placer sur des assiettes.

Pendant qu'elle faisait ce travail avec une grâce infinie, Maurice la contemplait avec ravissement.

—Oui, se disait-il, elle est délicieusement belle. Comme on voit à l'expression de sa physionomie, à son regard doux et triste qu'elle a souffert, qu'elle souffre toujours ! Quand donc reviendra sur ses lèvres adorables le rire joyeux qui s'est envolé ? C'est certain, elle cache en elle, au fond de son cœur, une immense douleur. Quel est donc son secret ?

Et malgré lui, son âme s'enténébrait de tristesse, pendant qu'il se sentait pris d'une tendre compassion pour cette jeune et belle enfant, rendue plus intéressante par le mystère dont elle s'entourait.

La jeune fille s'aperçut qu'elle était de la part de Maurice l'objet d'un examen attentif. Elle se sentit subitement intimidée, sans contrariété cependant, et une pudique rougeur lui monta au front.

Jacques Sarrue ne vit point que Maurice admirait Georgette et que celle-ci avait rougi sous son regard. Il tournait autour de la table, approchant trois chaises et rangeant les assiettes.

—Ma chère Georgette, dit-il, dînerons-nous bien-tôt ?

—Mais tout est prêt, et de suite je trempe la soupe.

—En ce cas, à table, à table ! Voilà votre place, Maurice, en face de moi ; la table étant ronde, de quelque manière que nous nous y prenions, il faut que mademoiselle Georgette soit entre nous deux.

—C'est vrai, fit Maurice souriant, en s'asseyant. Georgette, après avoir versé le bouillon brûlant dans la soupière, apportait sur la table une seconde bouteille de vin et un troisième couvert.

—C'est singulier, reprit Sarrue, malgré les choses affligeantes de tantôt, je suis gai sans le vouloir. C'est sans doute la satisfaction de nous voir réunis ici tous les trois.

—Vous parlez de choses affligeantes. Vous serait-il arrivé quelque désagrément ? demanda Georgette.

—Nous avons été témoins, Maurice et moi, d'un de ces tristes événements comme il en arrive si souvent à Paris où il y a tant de monde.

—Une personne renversée par une voiture ?

—Oui, précisément, s'empressa de répondre Sarrue.

—Était-ce une femme.

—Oui, c'était une vieille femme.

—Elle n'est que blessée, n'est-ce pas ?

—Une forte contusion à la tête.

—Oh ! la pauvre femme ! fit Georgette.

Et deux larmes jaillirent de ses yeux.

Elle venait de revoir sa mère étendue, sanglante, au milieu du chemin creux. Elle entra vivement dans sa petite cuisine pour cacher son émotion.

—Soyons prudents, dit Sarrue en baissant la voix ; il ne faudra jamais rien dire d'attristant en présence de Georgette ; elle est tellement sensible, que lui parler du moindre accident la fait pleurer et lui cause une douleur qui dure quelquefois une semaine.

—En effet, répondit Maurice, je viens de voir des larmes dans ses yeux.

—Mais, pour compléter ma pensée de tout à l'heure, je suis forcé de dire que la nature de l'homme est un étrange composé de bonnes et de mauvaises choses ; en nous, tout est changement et contradiction. Je devrais être triste, désolé ; non, il y a en moi quelque chose de joyeux. Un autre jour j'aurai cent raisons de me trouver satisfait et j'aurai le front morose, le cœur chargé d'ennuis, l'âme sombre.

Georgette reparut.

—Vous ne mangez donc pas ? dit-elle.

—Mademoiselle, nous vous attendons, répliqua galamment Sarrue.

—Une dame doit toujours être servie la première, ajouta Maurice.

Le dîner commença. On mangea avec beaucoup d'appétit, et le bœuf à la mode fut trouvé délicieux. Georgette fut forcée de recevoir des compliments, qu'elle méritait certainement, mais qui la rendirent un peu confuse.

Était-ce en raison de la présence de Maurice ? la jeune fille fit elle-même honneur au dîner, ce qui procura à Sarrue une nouvelle satisfaction. Il remarqua encore que Georgette avait les traits plus animés, le teint plus frais, et que deux ou trois fois elle avait eu le sourire sur les lèvres.

Il y a certains compliments qu'on ne doit jamais faire. Dans la circonstance présente, ceux que Jacques Sarrue adressait à Georgette étaient imprudents et contenaient une maladresse.

Il aurait pu s'en apercevoir en voyant le trouble et la rougeur de la jeune fille. Mais, malgré toute sa science, il ignorait absolument ces mille choses délicates qui appartiennent essentiellement à la nature de la femme. Il avait bourré sa tête de tant d'érudition, que le temps lui avait manqué pour apprendre à connaître la femme, si difficile à étudier. Aussi, ne savait-il rien des causes multiples qui font naître les impressions dans son cœur, mettant sa pensée en ébullition, et des effets qui peuvent en résulter.

Or, à son insu, il fit sentir à Georgette qu'elle éprouvait une vive sympathie pour Maurice, et que ce beau jeune homme, quelle voyait pour la première fois, qu'elle ne connaissait pas, ne lui était déjà plus indifférent.

Qu'elles soient heureuses ou malheureuses dans tous les mondes, toutes les jeunes filles ont



leur rêve. Georgette allait avoir le sien. Son cœur, alors, ne pouvait manquer de recueillir précieusement le travail de sa pensée.

Du côté de Maurice, les impressions ressenties étaient beaucoup plus vives. Avant même de voir Georgette, son cœur s'était ouvert à l'intérêt et à une douce pitié. Il n'eut qu'à la regarder pour se sentir entraîné vers elle par un charme mystérieux et irrésistible. Le chagrin ou la douleur de la femme a toujours pour effet de mettre en émoi le cœur de l'homme et de lui inspirer le désir d'être un consolateur. C'est ce qui arriva à Maurice. Et quand son regard eut rencontré celui de la jeune fille et qu'il en eut senti la douceur, éprouvé l'enivrement, la première étincelle de l'amour naissant pénétra dans son cœur avec la rapidité de l'éclair.

Voilà ce que Jacques Sarrue ne pouvait ni voir ni deviner.

Le repas terminé, quand Georgette eut débarrassé la table et donné à sa chambre l'apparence d'un petit salon, Jacques Sarrue, pour être agréable à Maurice, à la jeune fille, et un peu aussi à lui-même, se mit à dire des vers.

Il les disait fort bien, d'une voix sonore, avec chaleur, émotion et conviction. Il arrivait facilement à l'enthousiasme. Alors il avait l'air vraiment inspiré et semblait rajeuni de plusieurs années. Sa figure restait rouge, mais son regard se remplissait de flammes, son front s'irradiait, et on le trouvait presque beau.

Suspendue à ses lèvres, Georgette l'écoutait avec une sorte d'admiration. Il était facile de voir qu'elle possédait le sentiment des choses poétiques, le goût du beau, et qu'elle éprouvait un plaisir indicible à sentir vibrer les cordes de son cœur.

Il devinait cela, le poète, et les applaudissements frénétiques d'un nombreux auditoire ne l'auraient rendu ni plus fier ni plus heureux.

Placé en face de la jeune fille, Maurice l'observait à la dérobée, et avec d'autant plus de facilité que le regard et la pensée de Georgette étaient complètement captivés. Il saisissait sur son visage, dans ses mouvements et dans l'éclat de son regard, qui changeait constamment d'expression, toutes les sensations qui passaient en elle.

A un moment il vit sa poitrine devenir haletante et ses yeux se mouiller de larmes. Elle avait de la peine à contenir son émotion.

Maurice éprouva aussitôt une souffrance intérieure très vive. C'était une impression étrange, qu'il n'avait jamais ressentie, comme un commencement de jalousie.

Et lui, qui était beau, qui avait la jeunesse, l'avait, se mit à envier le pauvre poète qui ne possédait pour tout bien que son talent ignoré.

—Si je savais faire et dire de beaux vers comme lui, pensait-il, moi aussi je rendrais Georgette attentive à m'écouter ; je ferais palpiter son cœur, et, sous le feu ardent de ma pensée, je verrais tomber de douces larmes de ses yeux !

L'heure de se séparer arriva. Maurice s'en alla après avoir promis, sur l'invitation qui lui fut faite, de revenir bientôt et souvent.

—Oh ! la belle jeune fille ! se disait-il en marchant dans la rue. Quelle grâce ! quel charme délicieux elle répand autour d'elle ! Il m'a semblé que sa petite chambre était imprégnée d'un parfum de fleurs des plus rares.

—Ah ! Jacques Sarrue est bien heureux, oui, bien heureux de pouvoir chaque jour, à tout heure, voir cette adorable jeune fille et causer avec elle !

Et, sans s'en apercevoir, il poussa un profond soupir.

Maurice s'éloignait ; mais, par la pensée, il se retrouvait dans la chambre de Georgette. Une fois encore il ressentait cette sensation douloureuse qui avait traversé son cœur, lorsque la jeune fille, violemment émue, avait laissé couler ses larmes en écoutant les vers du poète.

—Pourquoi donc ne serais-je pas poète aussi ? dit-il, ne s'apercevant pas qu'il parlait tout haut. Une femme, près de laquelle il passait, se retourna.

—Qu'est-ce qu'il rumine donc, celui-là ? murmura-t-elle.

Maurice n'entendit pas, et un peu plus loin il dit encore :

—Je veux faire des vers aussi.

Il rentra chez lui cherchant un sujet et s'exci-

tant à trouver, en même temps, l'inspiration poétique.

## VII

Le lendemain, à onze heures, eurent lieu les obsèques du marquis Maxime de Soubreuil.

Jacques Sarrue, Georges Raynald et Maurice Vermont, les trois amis que le hasard ou plutôt une puissance supérieure avait mis en présence, assistèrent à la cérémonie funèbre avec un grand recueillement.

Le marquis fut inhumé au Père-Lachaise dans un caveau de famille.

Les trois amis laissèrent s'éloigner les parents, les invités, et restèrent près du monument de sépulture, gardant un silence religieux, jusqu'à ce que les agents du cimetière eussent caché le cercueil sous la dalle de pierre qui ferme le caveau. Tout était terminé.

—La mort, murmura Jacques Sarrue, voilà ce qui attend tous les hommes !... Aujourd'hui la vie, demain le tombeau !... Et de l'être il reste... les cendres.

—Et l'âme ? fit Georges Raynald.

—Elle appartient à Dieu seul, répondit le poète. L'âme, telle que je la conçois, est un don fait à la créature pendant le temps de sa vie seulement.

—Alors, vous ne croyez pas à la résurrection des morts ?

—Et vous, monsieur Raynald ? répliqua Sarrue d'un ton grave.

—Je n'ose pas vous répondre.

—Eh bien ! j'imiterai votre réserve. Laissons à la mort ses secrets, et à l'éternité ses mystères.

Nous n'avons plus rien à faire ici, venez, suivez-moi.

—Ainsi qu'il a été convenu, dit Maurice, nous nous rendons chez moi.

—Assurément ; mais auparavant je veux vous montrer quelque chose.

Les deux jeunes gens suivirent Sarrue à travers le dédale des sentiers de l'immense nécropole.

Au bout de quelques minutes, le poète s'arrêta devant un monument de marbre blanc, au sommet duquel était posée une urne de marbre noir couverte d'un voile.

Il se tourna vers ses compagnons et leur dit : —Regardez !

Tous deux lurent en même temps les deux noms et les deux dates gravés dans le marbre.

—C'est ici, sur cette tombe, devant ces blocs de marbre sculptés, que j'ai vu avant-hier le marquis de Soubreuil, reprit Jacques Sarrue. J'étais assis là, sur cette pierre horizontale, derrière ce rideau de cyprès. Le marquis était à genoux ; il tenait sa tête dans ses mains et poussait de sourds gémissements.

—Il a dû venir ici plus d'une fois, dit Maurice.

—...Pleurer près de ses victimes ?

—Oui. Le baron Henri de Manoise et sa sœur Jeanne de Manoise sont bien deux pauvres victimes.

—Je me demande comment le marquis de Soubreuil, que j'ai jugé par quelques-uns de ses sentiments, que vous m'avez fait connaître, a pu briser la vie de ces deux êtres et les conduire à la mort.

—Mon cher Jacques, voilà ce que la lecture du manuscrit du marquis vous apprendra.

Pendant cet échange de paroles, Georges Raynald réfléchissait la main appuyée sur son front.

—Baron Henri de Manoise, murmura-t-il se parlant à lui-même ; non, je ne me trompe pas, c'est bien ce nom là...

—Que dites-vous, Georges ? lui demanda Sarrue.

—Je dis que j'ai entendu prononcer autrefois le nom de Manoise.

—Ah !

—Je me souviens même d'avoir vu le jeune homme élégant et distingué qui le portait.

—Maurice, dit Sarrue, ceci mérite notre attention. Il paraît que Georges a connu le baron de Manoise.

—Connu, ce serait trop m'avancer : mais je l'ai rencontré plusieurs fois.

—Où cela ?

—Au village où j'habitais avant d'être soldat. Si le mort qui repose ici est le même que celui que j'ai vu, il était l'ami d'un homme du monde riche et titré, qu'on nomme le comte de Raucourt.

—Vous ne vous trompez pas, dit Maurice, le baron de Manoise était, en effet, l'ami intime

du comte de Raucourt, comme il était celui du marquis de Soubreuil.

—Tout cela est intéressant, reprit Jacques Sarrue, mais ne nous apprend rien. Je sens de plus en plus augmenter mon désir de savoir par suite de quelles circonstances fatales, évidemment terribles, ce jeune homme, cette jeune fille et le marquis de Soubreuil, trois infortunés, sont aujourd'hui couchés dans la tombe. Maurice pourrait facilement satisfaire notre curiosité ici même ; mais inutile de le questionner, nous n'obtiendrons rien de lui ; il a décidé qu'il ne parlerait que dans sa chambre.

—Je ne dirai même rien, répliqua le jeune homme, c'est le marquis lui-même qui parlera.

—C'est juste, dit Sarrue en tendant la main à Maurice, et il y a dans les paroles que vous venez de prononcer un sentiment que j'approuve.

Les trois amis prirent un des chemins pavés du cimetière et furent bientôt sur le boulevard extérieur. Ils montèrent dans une voiture de place. Maurice donna son adresse au cocher, qui grimpa sur son siège, et la voiture fila dans la direction de Montmartre.

La chambre de Maurice était au deuxième étage. Bien qu'elle eût sa fenêtre sur sa cour intérieure, elle était suffisamment éclairée.

—J'ai eu soin de vous prévenir, dit-il à ses deux compagnons en ouvrant sa porte, vous allez entrer dans le froid et triste logis d'un pauvre diable ; cependant il y a trois chaises, c'est autant qu'il en faut pour nous asseoir. Si nous étions quatre, je serais embarrassé ; il est vrai que le lit pourrait servir de canapé.

Ils entrèrent dans la chambre, qui n'avait rien de gai, en effet, mais dont le petit loyer paraissait fort lourd au locataire au moment du terme.

Maurice eut l'attention de choisir ses deux meilleures chaises pour les offrir à ses amis et il s'assit sur la troisième.

—Avant tout, dit Jacques Sarrue, il faut nous assurer que la porte est bien fermée.

—Oh ! vous pouvez être tranquille, fit Maurice, nous ne serons dérangés par personne ; je vis seul, comme un ours, et je ne connais et ne parle à aucun locataire. " Bonjour, bonsoir " dans l'escalier, voilà tout. Par économie forcée, je suis moi-même ma femme de ménage, ce qui n'est pas précisément agréable à la digne femme qui loge gratuitement au rez de chaussée à la condition de tirer le cordon.

—En ce cas, c'est parfait. Maintenant, sachons enfin ce que contient le mystérieux manuscrit. Vous ne dites rien, Georges ?

—J'attends, répondit le sergent-major. Mais mon impatience est égale à la vôtre.

Maurice ouvrit le tiroir de la table qui lui servait de bureau et à une infinité d'autres usages, et en sortit le manuscrit.

C'était un grand cahier composé d'une centaine de pages d'une écriture fine et serrée, et revêtu d'une couverture de papier bleu glacé.

—Jacques, dit Maurice en tendant le manuscrit à Sarrue, voulez-vous lire ?

—Merci, Maurice, je n'ai pas de bons yeux comme les vôtres, et puis je préfère écouter.

—Et vous, monsieur Georges ?

—Je suis comme notre ami Jacques Sarrue, répondit Raynald, j'aime mieux écouter ; d'ailleurs je suis persuadé d'avance que vous lirez infiniment mieux que je ne pourrais le faire.

Maurice s'approcha de la fenêtre. Jacques et Georges se placèrent en face de lui. Voyant que ses amis étaient prêts à l'écouter, Maurice leva la couverture du manuscrit.

—Je vais vous lire d'abord, dit-il, cette page, que M. de Soubreuil a dû écrire avant-hier avant de m'envoyer le manuscrit, et qui est en quelque sorte la préface du récit :

—A ceux qui liront ces lignes et les pages qui suivent, je dis :

—Ceci est la confession d'un malheureux, qui a été fatalement poussé au crime, à l'infamie et enfin au suicide...

—J'étais né pour être heureux, car autrefois tout me souriait dans la vie. Aujourd'hui, l'âme et le cœur rongés par le remords, livrés à toutes les sombres horreurs du désespoir, écrasé sous le poids de mon malheur, je vais me débarrasser du fardeau de la vie que je ne peux plus porter.



— Pourquoi ai-je écrit ce manuscrit ? Parce que, éprouvant le besoin de pleurer et de décharger ma conscience dans le sein d'un ami que je n'ai pas rencontré, j'ai trouvé un certain adoucissement à ma peine, en confiant toutes mes douleurs à un autre ami plus docile et non moins discret : le papier.

— Ma confession écrite était pour moi seul, et je l'aurais toujours conservée si j'eusse vécu. Bien résolu à forcer la mort à me saisir, j'avais pris mon manuscrit, et je me disposais à le livrer aux flammes lorsque je m'arrêtai brusquement, en me disant, qu'il contenait un enseignement qui pourrait être utile à d'autres.

— Cette pensée a suffi pour sauver le manuscrit. Que deviendra-t-il après moi ? Je l'ignore. Mais qu'il soit imprimé ou non, il importe peu ; il sera lu, et c'est une satisfaction pour moi, qui ai causé de si grands malheurs, de penser qu'il fera peut-être un peu de bien.

— Jeunes gens riches, dont la vie est facile et trop souvent désœuvrée, hélas ! c'est à vous que je m'adresse surtout ; à vous, qui avez une famille dont vous êtes l'espoir, qui avez une mère, une fiancée dont vous êtes aimés ! Ah ! défiez-vous de certaines femmes qu'un génie malfaisant place sur le chemin où vous passez ! Vous croyez voir un ange... prenez garde : c'est un démon !... Une âme noire, une pensée perfide se cachent dans une enveloppe gracieuse et charmante, sous des formes exquises. Je ne parle pas du cœur, il n'existe plus. La beauté de cette femme est funeste, et, je vous le répète : Prenez garde !

— Si la fatalité vous fait rencontrer une de ces charmeuses terribles, qui font du cœur de l'homme un fléau, de leur vie une litière, défiez-vous, ne la regardez pas. Non, ne la regardez pas. Fermez les yeux, bouchez vos oreilles et fuyez avec terreur !... Craignez d'entendre sa voix de sirène, de voir son sourire plein de promesses trompeuses, et de sentir pénétrer en vous la flamme de son regard, qui brûle comme l'éclair, qui foudroie comme le tonnerre !

— Parmi ces créatures sans pitié, qui sont d'autant plus redoutables, qu'elles sont inconscientes du mal qu'elles font, et que Dieu fait passer comme un fléau à travers le monde, tremblez, tremblez surtout de rencontrer celle qu'on nomme Andréa !

— Comme autrefois on plaçait des drapeaux noirs au sommet des monuments des villes frappées par une épidémie, afin de prévenir et d'éloigner les voyageurs, je voudrais pouvoir écrire en lettres de feu, sur les portes de toutes les cités, et comme un épouvantail, ces mots :

ANDRÉA LA CHARMEUSE

Maurice cessa de lire.

— Dès maintenant, dit Jacques Sarrue, je devine une partie de l'histoire du marquis de Soubreuil.

— Pauvre jeune homme ! fit Georges Raynal, c'est une femme, c'est Andréa, qui a brisé sa vie, qui l'a tué !

— Oui, ajouta Maurice, qui l'a tué comme elle a tué les autres !

— Mais quelle est donc cette femme ! Où donc vit cette misérable créature ? demanda Georges.

— Mon cher ami, répondit Maurice, le manuscrit du marquis de Soubreuil va nous l'apprendre. Il tourna la première page, qu'il venait de lire et dit :

— Écoutez !

Comme le manuscrit du marquis ne contenait pas un certain nombre de détails qui lui étaient inconnus, nous laissons les trois amis, Maurice lisant, les autres l'écoutant, et nous allons raconter nous-même aux lecteurs ce qu'à fait Suzanne Vernier depuis le jour où elle a quitté Marangue, jetant quelques-uns de ses effets au bord de la rivière, afin de faire croire aux crédules habitants de son pays qu'elle s'était noyée dans la Vrille.

Cette étrange et audacieuse jeune fille, qui rêvait toutes les splendeurs, avait résolument décidé que pour tout le monde, même pour elle, Suzanne Vernier cesserait d'exister à partir du jour où elle quitterait Marangue.

#### VIII

Avant même d'arriver à Paris, Suzanne Vernier avait dit au baron Henri de Manoïse :

— Demain, on trouvera les objets que j'ai épargnés au bord de la rivière, et les gens de Marangue croiront facilement que je me suis noyée, même quand, après avoir cherché dans l'eau, ils n'auront pas retrouvé mon cadavre.

— Ainsi que je vous l'ai dit, on ne doit plus entendre parler de Suzanne Vernier. Pour tout le monde et vous aussi elle est morte ; je veux que rien ne me rappelle le passé !

— Soit, mais il vous faut un nom ?

— J'y ai pensé et déjà je me le suis donné.

— Ce nom est ?

— ... Andréa. Comment le trouvez-vous ?

— Très bien. Seulement...

— Dites.

— Il faudrait y ajouter un nom de famille.

Un sourire intraduisible se posa sur les lèvres de la jeune fille.

— Je le trouverai plus tard, dit-elle avec un accent non moins singulier que son sourire.

Aussitôt arrivé à Paris, le baron conduisit Andréa chez elle, dans un grand appartement qu'il avait loué rue Pasquier, près de l'église de la Madeleine, et fait meubler magnifiquement.

Le jeune homme avait perdu son père depuis quelques années et s'était trouvé héritier, en même temps du titre de baron et de plus de cent mille francs de revenu.

Il lui avait donc été possible de faire admirablement les choses. Il avait la faculté d'entourer Andréa de tout le luxe qu'elle pouvait désirer, et de pourvoir largement à toutes ses dépenses, même si elle se montrait un peu prodigue.

Du reste, Henri de Manoïse n'avait aucun train

de maison à entretenir. Il vivait avec sa mère et sa sœur qu'il chérissait, et qui avaient eu jusqu'alors toute sa tendresse. D'une conduite très régulière, n'ayant encore connu aucune de ces passions ruineuses si fatales aux fils de famille, il dépensait peu, relativement, et, depuis la mort de son père, il avait fait forcément des économies : un demi-million qu'il pouvait livrer aux caprices d'Andréa, sans toucher à son patrimoine, indépendamment de trois à quatre mille francs qu'il voulait lui donner par mois, pour l'entretien de sa maison.

L'appartement se trouvait au deuxième étage, dans une de ces belles maisons du nouveau Paris, où l'on trouve tout le confortable, si recherché depuis que nous prenons les habitudes de bien-être de nos voisins les Anglais. Il y avait huit grandes fenêtres sur la rue avec un balcon, et cinq autres fenêtres sur une grande cour intérieure bien aérée.

Le premier soin d'Andréa fut de visiter sa demeure. Conduite par le baron, elle entra successivement dans toutes les pièces. Elle trouva tout très bien et à son goût. Elle trouvait particulièrement, parut l'enchanter. Elle était d'une fraîcheur et d'une coquetterie exquise. Tout y était resplendissant et dentelles. Enfin, le cadre était digne de sa splendissante beauté.

Pour l'ameublement et pour certains détails de décors et d'ornementation, Henri de Manoïse ne s'en était pas absolument rapporté aux idées et au goût du tapissier ; inspiré par son cœur, c'est-à-dire par son amour, il avait présidé à tout ; et dans le choix du mobilier comme dans celui des tapis et des étoffes des tentures, et pour l'arrangement général, homme du monde, élégant et distingué, il avait fait preuve d'un tact parfait, d'un goût délicieux.

— Êtes-vous satisfaite ? demanda-t-il à Andréa.

— Oui, répondit-elle. Je ne m'attendais pas à voir d'aussi belles choses. Je vous remercie.

— J'ai fait de mon mieux, reprit-il ; mais croyez-le, Andréa, je ne trouverai jamais que c'est assez. Elle fit un mouvement de tête, sourit et lui tendit la main.

Ils revinrent dans le boudoir qui séparait la chambre du grand salon. Le baron toucha le cordon d'une sonnette. Presque aussitôt une femme de chambre entra.

— Louise, dit le baron, veuillez faire voir à madame sa garde-robe.

Louise s'inclina.

— Si madame veut me suivre, dit-elle.

Andréa sortit avec sa femme de chambre.

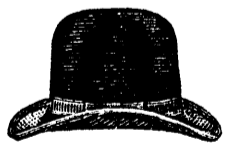
Elle reparut au bout d'un instant. Elle était ravie.

— Vous avez pensé à tout, dit-elle.

*La suite au prochain numéro*

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

## MAGASIN DE L'UNION



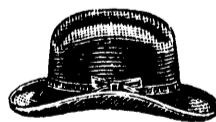
VENEZ

NOUS VOIR



OU ON ACHÈTE

LE VRAI CHAPEAU



COMPAREZ

NOS PRIX



De ce jour nous vendons nos chapeaux en pailles aux prix coûtants.

UNION

Le plus bel assortiment de chapeaux en feutre, (mou et dur)

SPECIALITÉ :

CHAPEAUX

EN

SOIE



AUTRE SPECIALITÉ :

CHAPEAUX

PULLOVER



No. 19, Rue Saint-Laurent, Montréal